

vent la supériorité du premier sur le second ; mais cette comparaison ne peut plus nous offrir le même intérêt. En second lieu, on trouve chez lui beaucoup de répétitions qui tiennent au plan qu'il a suivi, attendu que plusieurs personnages dont il a écrit la vie ont naturellement pris part aux mêmes événements. On y rencontre aussi des dissertations sur des points d'histoire, de géographie, de religion ou de linguistique trop particuliers pour ceux qui n'ont pas à faire de l'antiquité une étude approfondie. Enfin certains passages s'adressent plutôt à des hommes faits qu'à des enfants. C'est pour ces divers motifs qu'après avoir séparé les Grecs et les Romains, nous les avons placés dans leur ordre chronologique, en abrégant leurs vies de manière à en rendre la lecture plus accessible aux jeunes gens qui désirent étudier l'histoire ancienne non plus dans des précis, mais dans ses sources mêmes.

L'espace nous manquait pour publier ici toutes les biographies des Romains ; nous n'avons, du moins, supprimé que les moins importantes.

Au lieu de la traduction d'Amyot, dont la langue n'est pas suffisamment familière à la majorité des lecteurs, nous avons pris celle de Ricard, qui est beaucoup plus moderne et qui a été souvent réimprimée.

Tel qu'il est, nous espérons que ce volume, qui vient s'ajouter à ceux d'Hérodote et de Xénophon, aux *Grecs* de Plutarque, aux *Extraits d'histoire grecque* et aux *Extraits d'histoire romaine* que nous avons déjà publiés chez les mêmes éditeurs, ne sera pas accueilli avec moins de bienveillance que les ouvrages qui l'ont précédé.

LOUIS HUMBERT.

Combs-la-Ville, 29 novembre 1890.

LES

ROMAINS ILLUSTRES

ROMULUS¹

RHÉA SYLVIA. — ROMULUS ET RÉMUS. — FONDATION DE ROME. —
LE PATRICIAT ET LA CLIENTÈLE. — ENLÈVEMENT DES SABINES. —
PREMIÈRES GUERRES.

La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le par-



Fig. 1. — Le dieu Tibre, la Louve, Romulus et Rémus.

tage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'or et l'argent, avec les richesses qu'on avait apportées de Troie. Numitor choisit le royaume ; et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait,

1. Fondation de Rome, 753, avant J.-C. ; mort de Romulus, 715.

plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne. Mais, craignant qu'une fille qu'avait Numitor n'eût un jour des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour l'empêcher de se marier. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa, et quelques-uns Sylvia. Peu de temps après, elle mit au monde deux jumeaux d'une grandeur et d'une beauté singulières. Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les noyer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus; selon d'autres, c'est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique d'Amulius les ayant mis dans un berceau, descendit vers le Tibre pour les y jeter; mais ce fleuve était si enflé et si rapide, que, n'osant approcher du courant, il les posa près du rivage et se retira. L'eau, qui croissait toujours, éleva doucement le berceau, et le porta sur un terrain mou et uni.

On raconte que ces enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par une louve, et qu'un piver venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars; et les Latins honorent singulièrement le piver. On ajouta donc aisément foi au témoignage de la mère, qui disait les avoir eus du dieu Mars.

Faustulus, berger d'Amulius, fit élever ces enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques auteurs ont dit pourtant, avec assez de vraisemblance, que Numitor le savait, et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Ils ajoutent que dans la suite ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre la grammaire et y recevoir une éducation convenable à leur naissance. On leur donna les noms de Romulus et de Rémus, du mot *ruma*, mamelle, parce qu'on avait vu une louve les allaiter. Dès leur première enfance, leur taille avantageuse et la noblesse de leurs traits annonçaient déjà l'élévation de leur caractère. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis, et montraient dans les dangers une audace et une intrépidité à toute épreuve. Mais Romulus l'emportait sur son frère par son intelligence et par sa capacité pour les affaires. Dans les assemblées où il se trouvait avec ses voisins pour régler ce qui concernait les pâturages et la chasse, il faisait voir en tout qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Ils étaient l'un et l'autre fort aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs; quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient et ne tenaient compte ni de

leur colère ni de leurs menaces. Toujours livrés à des occupations honnêtes, ils regardaient l'oisiveté et l'inaction comme indignes de personnes libres; exercer continuellement leur corps, chasser, faire des courses, détruire les brigands et les voleurs, défendre les opprimés contre toute espèce de violence: tel était chaque jour l'emploi de leur vie. Par cette conduite, ils s'étaient acquis une grande réputation.

Un jour, les bergers de Numitor ayant pris querelle avec ceux d'Amulius, et leur ayant enlevé quelques troupeaux, Romulus et Rémus, indignés de cette violence, se mirent à leur poursuite, les battirent, les dispersèrent, et reprirent le butin qu'ils avaient emmené. Numitor en ayant témoigné du mécontentement, ils s'en mirent peu en peine, et commencèrent même à rassembler auprès d'eux un grand nombre d'indigents et d'esclaves, à qui ils suggérèrent des prétextes de désobéissance et de révolte. Mais pendant que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses, et était versé dans l'art de la divination), les bergers de Numitor, ayant rencontré Rémus peu accompagné, tombèrent brusquement sur lui. Il se livra un combat, où il y eut plusieurs blessés de part et d'autre: l'avantage resta aux gens de Numitor; ils firent Rémus prisonnier, le menèrent à Numitor, à qui ils portèrent leurs plaintes. Mais il n'osa le punir, parce qu'il craignait le caractère violent d'Amulius. Il va donc le trouver, lui demande justice, et lui représente qu'il ne doit pas souffrir que son propre frère soit insulté par ses domestiques, qui se prévalent de ce qu'ils appartiennent au roi. Les Albains ayant témoigné hautement leur indignation de voir traiter Numitor d'une manière si peu convenable à son rang, Amulius, touché de ces réclamations, lui livre Rémus pour en disposer à son gré. Numitor le mène chez lui; et là, ayant considéré de plus près ce jeune homme, qui par sa taille et sa force surpassait tous ceux de son âge, il admire cette hardiesse et cette fermeté qui éclatent sur son visage et le rendent insensible au danger dont il est menacé. D'ailleurs, ce qu'on racontait de ses actions répondait à ce qu'il voyait en lui; mais ce qui est plus extraordinaire, l'inspiration sans doute de quelque dieu qui jetait déjà les fondements des grandes choses qui arrivèrent depuis, peut-être la conjecture ou le hasard, lui donnent un pressentiment de la vérité. Il demande à ce jeune homme qui il est, s'informe des particularités de sa

naissance, et lui parle d'un ton de douceur et de bonté propre à lui donner de la confiance et de l'espoir.

« Je ne te cacherai rien », lui répondit Rémus avec assurance, car tu me parais plus digne de régner qu'Amulius. Tu écoutes du moins, et tu juges avant de punir ; lui, il livre les accusés au supplice sans les entendre. Nous sommes deux jumeaux : nous avons cru jusqu'à présent être fils de Faustulus et de Larentia ; mais depuis qu'on nous a calomnieusement accusés devant toi, et que nous sommes dans la nécessité de défendre notre vie, nous entendons dire de nous des choses étonnantes, dont le danger où je me trouve va faire connaître le vrai ou le faux. Nés, dit-on, d'une manière extraordinaire, nous avons été nourris, dans notre enfance, d'une manière encore plus merveilleuse. Abandonnés aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie, ces animaux eux-mêmes ont pris soin de nous nourrir. Exposés sur le bord d'un grand fleuve, nous y fûmes allaités par une louve, et un piver nous apportait de la nourriture, qu'il mettait toute préparée dans notre bouche. On conserve encore le berceau dans lequel on nous avait mis. Il est garni de lames de cuivre, sur lesquelles sont des caractères à demi effacés, qui peut-être seront un jour pour nos parents des signes d'une reconnaissance, inutile quand nous ne serons plus. » Numitor, comparant ce discours et l'âge que paraissait avoir Rémus avec l'époque de son exposition, ne rejeta pas une espérance si flatteuse ; mais d'abord il chercha les moyens d'en conférer secrètement avec sa fille.

Cependant Faustulus, informé que Rémus avait été fait prisonnier, et qu'Amulius l'avait livré à Numitor, presse Romulus d'aller à son secours, et lui découvre enfin le secret de sa naissance, dont il ne leur avait encore parlé qu'en termes obscurs, et seulement autant qu'il le fallait pour leur inspirer des sentiments dignes de leur origine. En même temps il prend le berceau, et, pressé par la crainte du danger où est Rémus, il court le porter à Numitor. Sa précipitation et son trouble donnèrent des soupçons aux gardes du roi qui étaient aux portes de la ville ; et l'air d'embaras qu'il eut aux questions qu'on lui fit le rendit encore plus suspect. Dans l'agitation où il était, il laissa voir le berceau qu'il portait caché sous son manteau. Il se trouvait par hasard au nombre des gardes un des hommes qu'Amulius avait chargés d'exposer les enfants, et qui n'eut pas plus tôt vu le berceau qu'il le reconnut à

sa forme et aux caractères qui y étaient gravés. Il se douta d'abord du fait ; et croyant ne devoir pas négliger une pareille découverte, il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il tirât de lui la vérité. Dans une conjoncture si critique, Faustulus, sans céder entièrement à la crainte, ne conserva pas toute sa fermeté : il avoua que les enfants vivaient ; mais il dit qu'ils étaient loin d'Albe à paître des troupeaux ; que, pour lui, il portait ce berceau à Ilia, qui lui avait souvent témoigné le désir de le voir et de le toucher, pour se fortifier dans la confiance où elle était que ses enfants vivaient encore.

Amulius, par une imprudence ordinaire aux personnes troublées, et qui se laissent emporter à la colère ou à la crainte, envoya précipitamment à Numitor un homme de bien et ami de ce prince, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie. Cet homme arrive chez Numitor dans le moment où il allait se jeter au cou de Rémus et le serrer entre ses bras. Il le confirme dans ses espérances, le presse de saisir l'occasion qui se présente, et s'offre à le seconder. La circonstance ne permettait aucun retard. Romulus approchait de la ville, et la plupart des habitants, qui craignaient Amulius autant qu'ils le haïssaient, en sortaient déjà pour aller se joindre à lui. Il amenait un corps considérable de troupes, qu'il avait divisées en compagnies de cent hommes, commandées chacune par un capitaine, qui portait un faisceau d'herbes attaché au bout d'une pique. Les Romains appellent ces enseignes *maniples* ; et encore aujourd'hui, dans leurs armées, il donnent aux soldats d'une même compagnie le nom de *manipulaires*. Rémus, de son côté, gagnait les citoyens qui étaient restés dans Albe, et Romulus s'avancait avec ceux du dehors. Le tyran, effrayé et ne sachant ni rien faire ni rien résoudre pour sa défense, fut arrêté et égorgé.

La mort d'Amulius ayant rétabli le calme dans la ville, Romulus et Rémus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir remis Numitor sur le trône, et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent d'aller s'établir ailleurs et de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête pour quitter Albe ; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire. Comme ils n'avaient que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il fallait ou que leur puissance fût

entièrement détruite si ces troupes venaient à se débander, ou qu'ils allassent habiter avec elles dans une autre ville; car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves, ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines, que ces mêmes hommes ravirent, non pour satisfaire une passion brutale, mais par nécessité, et parce qu'ils ne trouvèrent pas à contracter des mariages légitimes. Aussi eurent-ils toujours les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que leur ville commençait à peine à se former, qu'ils y bâtirent pour les fugitifs un lieu de refuge, qu'ils appelèrent le temple du dieu Asile. Tout le monde y était reçu sans distinction; on ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge. Ils s'autorisaient pour établir cette franchise générale d'un oracle d'Apollon: par ce moyen, Rome, qui n'était pas d'abord de plus de mille maisons, fut en peu de temps considérablement augmentée. Mais j'en parlerai plus bas.

Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une dispute entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déjà construit ce qu'on appelait Rome carrée. Rémus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Rémonium, et qu'on appelle aujourd'hui Régnarium. Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux, qu'on consultait ordinairement pour les augures; et, s'étant assis chacun séparément, il apparut, dit-on, six vautours à Rémus et douze à Romulus. D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens, mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Rémus se fut approché de lui.

Quand Rémus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent que, pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs, et en vint même jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même, disent les uns, et selon d'autres, par Celer, un de ses gardes. Faustulus périt dans cette occasion, avec Plistinus, son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. Celer s'enfuit en Toscane; c'est de son nom que les Romains ont appelé *celer*es les gens prompts et légers. Ils donnèrent ce nom à Quintus Métellus, qui peu de jours après la mort de son père donna au

peuple un combat de gladiateurs, dont il avait fait les préparatifs avec une promptitude étonnante.

Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Rémonium, s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre du pays d'où il était venu, après quoi on mêla le tout ensemble: on donna à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur, mettant un soc d'airain à une charrue, y attela un bœuf et une vache, et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient sans blesser la religion y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

Quand la ville fut bâtie, Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tous les citoyens qui étaient en âge de porter les armes. Chaque division fut composée de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Il les nomma légions, parce qu'elles étaient formées d'hommes choisis sur tous les autres. Tout le reste des citoyens s'appela peuple. Il prit dans ce nombre cent des principaux et des plus honnêtes pour en former son conseil: il leur donna le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, c'est-à-dire conseil des anciens. Ces sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens ou parce qu'ils étaient pères d'enfants libres, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient montrer leurs pères, ce que n'auraient pu faire la plupart de ceux qui s'étaient rassemblés les premiers auprès de Romulus. Quelques auteurs dérivent ce nom du droit de patronat: c'est ainsi qu'ils appelaient et qu'ils appel-

lent encore la protection que les grands accordent aux petits. On fait remonter ce droit à un des compagnons d'Évandre, nommé Patron, qui, protecteur zélé des indigents, laissa son nom à cet exercice de bienfaisance. Mais ne pourrait-on pas dire, avec plus de vraisemblance, que Romulus les nomma ainsi parce qu'il croyait juste que les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens eussent un soin et une sollicitude paternelle pour les faibles; et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci que, loin de craindre les grands et de s'affliger des honneurs dont ils jouissent, ils doivent avoir pour eux du respect et de la bienveillance, les regarder comme leurs pères, et leur en donner le titre? Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs par les étrangers, et par les Romains, de pères conscrits, qualification très honorable, qui, étant pour eux de la plus grande dignité, ne les expose nullement à l'envie. D'abord on les appela simplement pères; dans la suite, leur nombre s'étant considérablement accru, on les nomma pères conscrits¹. C'était la dénomination la plus vénérable que Romulus eût pu trouver pour distinguer le sénat des autres citoyens. Il fit une seconde division de grands et du peuple; il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux des rapports admirables de bienveillance, fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients; ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils, et les aidaient de leur crédit dans toutes leurs affaires. Les clients faisaient la cour à leurs patrons: ils avaient pour eux le plus grand respect: ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres. Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son client. Ces droits ont toujours subsisté; seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de recevoir de l'argent des petits; et cet usage a été supprimé.

Ce fut quatre mois après la fondation de Rome que Romulus exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. On croit

1. C'est-à-dire inscrits avec les cent premiers sénateurs. On distingua toujours à Rome les familles qui descendaient de ces anciens sénateurs, et on les appelait *patres majorum gentium*, les sénateurs des plus grandes familles, tandis que les autres étaient appelés *patres minorum gentium*, les sénateurs des moindres familles.

que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance, si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince fit cet acte de violence, pour avoir un prétexte d'attaquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville remplie d'étrangers, dont très peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens pauvres et obscurs, qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui être longtemps attachés, il espéra que l'enlèvement de ces femmes pourrait être pour eux un commencement d'alliance avec les Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert sous terre l'autel d'un dieu nommé Consus: c'était le dieu du conseil; car les Romains donnent le nom de conseil à leurs assemblées publiques, et à leurs premiers magistrats celui de consuls, ou conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, excepté dans le temps des jeux où l'on fait des courses de chevaux. On dit aussi que les conseils devant toujours être secrets, c'est avec raison qu'ils tiennent couvert l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut assez connue, il fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Ses soldats, armés, tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné, que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre. Quelques écrivains prétendent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnèrent leurs noms aux tribus de Rome. Mais Valérius Antias les porte à sept cent vingt-sept, et Juba seulement à six cent quatre-vingt-trois. On doit remarquer qu'elles étaient toutes filles; dans leur nombre, il ne se trouva qu'une seule femme, nommée Hersilie; encore avait-elle été prise par mégarde: observation qui justifie Romulus, et qui prouve qu'il n'employa cette violence que par le

seul désir de former entre les deux peuples l'alliance la plus intime et la plus durable. Hersilie fut mariée à Hostilius, l'un des plus considérables entre les Romains; d'autres disent qu'elle épousa Romulus lui-même, qui en eut deux enfants.

Les Sabins étaient un peuple nombreux et guerrier; ils habitaient des bourgs sans murailles, parce que, descendus d'une colonie de Spartiates, ils croyaient ne devoir mettre leur confiance qu'en eux-mêmes et n'avoir aucune crainte; mais alors se voyant liés par les otages précieux que leurs ennemis avaient entre les mains, et craignant pour leurs filles, ils envoyèrent à Romulus des ambassadeurs chargés de lui faire les propositions les plus justes et les plus modérées: c'était de leur rendre leurs filles, de réparer l'acte de violence qui avait été commis, et de n'employer à l'avenir que les voies légitimes de la persuasion, pour unir les deux peuples par un traité de paix et par des alliances. Romulus ayant refusé de rendre les filles, et exhorté les Sabins à ratifier les mariages, la plupart de ces peuples délibérèrent sur sa réponse, et ne firent leurs préparatifs qu'avec lenteur.

Mais Acron, roi des Céniniens, homme d'un grand courage, et très expérimenté dans la guerre, qui depuis longtemps avait suspecté les premières entreprises de Romulus, jugea, par l'enlèvement des Sabines, que c'était un voisin redoutable, et que l'on ne pourrait plus réduire si on ne se hâtait de le réprimer. Il leva le premier l'étendard de la guerre, et, se mettant à la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand les deux rois furent en présence, ils se mesurèrent des yeux, et se défièrent à un combat singulier, pendant lequel les deux armées resteraient immobiles. Romulus fit vœu, s'il remportait la victoire, de consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son armée en déroute, et se rendit maître de sa ville capitale. Il ne fit d'autre mal aux habitants qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs murailles, et de le suivre à Rome, où ils jouiraient des mêmes droits que ses citoyens. Rien ne contribua davantage à l'agrandissement de Rome que cette incorporation des peuples vaincus.

Romulus, pour s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût agréable à Jupiter et qui donnât à son peuple un spectacle intéressant, fit couper un grand chêne qui se trouvait dans son camp, le tailla en forme de trophée, et y ajusta les armes d'Acron, chacune

dans son ordre. Lui-même, vêtu de pourpre, et portant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, et marcha à la tête de son armée, qui chantait des airs de victoire. Il fut reçu à Rome avec les plus vifs témoignages d'admiration et de joie. Cette pompe fut l'origine et le modèle de tous les triomphes qui suivirent: on appela ce trophée l'offrande de Jupiter Férétrien, du mot *ferire* qui chez les Romains veut dire frapper, parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper Acron et de le tuer. Varron dit que ces dépouilles sont appelées opimes, du mot *ops*, qui signifie richesse; mais il est plus vraisemblable que c'est du mot *opus*, action; car ces dépouilles opimes ne peuvent être consacrées que par un général d'armée qui a tué de sa propre main le général ennemi, ce qui n'est encore arrivé qu'à trois généraux romains: d'abord à Romulus, après avoir tué Acron, roi des Céniniens; ensuite à Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; enfin à Claudius Marcellus, pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, portant leurs trophées sur leurs épaules.



FIG. 2. — Un trophée.

Après la défaite des Céniniens, pendant que les autres Sabins faisaient encore leurs préparatifs, les habitants de Fidènes, de Crustumérium et d'Antennes se réunirent pour attaquer les Romains, et leur livrèrent bataille. Ils eurent le même sort que les Céniniens; leurs villes furent prises, leurs terres distribuées au sort, et eux-mêmes transférés à Rome. Dans cette distribution des terres, Romulus excepta celles qui appartenaient à des pères dont on avait enlevé les filles, et il leur en laissa la possession. Les autres Sabins, irrités de cette conduite, nomment Tattius pour leur général, et marchent droit à Rome. Les approches de cette ville n'étaient pas aisées; elle était défendue par la forteresse où est aujourd'hui le Capitole, et dont la garnison était commandée par Tarpéius, et non par sa fille Tarpéia, comme le prétendent quelques auteurs, qui font faire en cela une grande imprudence à Romulus. Cette